Fre 22453.
Case
Fre
22437

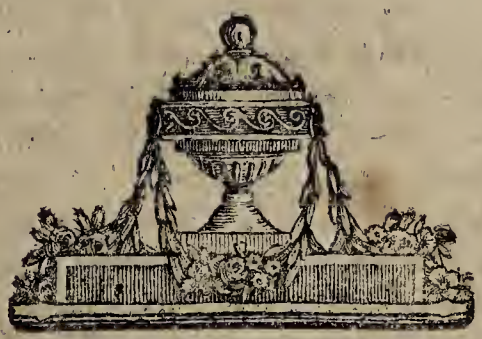
OFFRANDE

A MA PATRIE.

Par M. MICOL, *Citoyen de Lyon.*

Beaucoup de jeux publics où la bonne mere-patrie se plaise à voir jouer ses enfants ; qu'elle s'occupe d'eux souvent, afin qu'ils s'occupent toujours d'elle.

J. J. ROUSSEAU, *Gouvernement de Pologne.*



A LYON.

1790.

THE NEWBERRY LIBRARY

OFFRANDE

A LA PATRIE.

Par M. [illegible], Citoyen de Lyon.

[illegible]

A LYON.

[illegible]

1790.

OFFRANDE
A MA PATRIE (1).

L'ANCIEN ordre n'eſt plus ; il a diſparu devant les lumieres & la philoſophie de ce ſiecle ; ſon ſouvenir n'offre plus à l'hiſtoire que le tableau des erreurs des hommes, les prétentions ridicules & la vanité des uns, la foibleſſe & l'aviliſſement des autres. Les François ont reconnu leur dignité, ils ont anéanti les diſtances qui formoient trois parts d'un même peuple ; il n'eſt plus qu'une caſte, c'eſt l'égalité de tous. Le Royaume, qui avoit gémi ſi long-temps dans un état de langueur & d'abjection, par l'excès même de ſon mal, a recouvré cette vigueur naturelle qu'avoit éteinte ſon mauvais

(1) Trop peu favoriſé de la fortune pour offrir à ma patrie une contribution proportionnée à mon amour pour elle, j'oſe lui faire hommage des réflexions & des idées que ſon intérêt m'a inſpirées ; leur foibleſſe, je le ſens, rend le préſent très-médiocre ; ce qui peut lui donner quelque prix aux yeux des bons citoyens, c'eſt que cet ouvrage eſt le fruit du zele & du patriotiſme : que chacun ſerve ſa patrie avec la même ardeur, & en proportion de ſes facultés, elle n'aura pas à ſe plaindre.

gouvernemenr ; le mal politique qui affligeoit la France, étoit porté au point que nous devions nous attendre à la voir diſſoudre ou à la voir régénérer : mais comme le phénix vieux, languiſſant, qui retrouve dans ſon tombeau une nouvelle vie, la France a retrouvé dans la criſe qui devoit la diſſoudre, une force plus grande, une conſtitution plus ſaine qu'elle n'eut jamais : à peine convaleſcente, elle offre le ſpectacle de la ſanté ; quels ſeront ſon éclat & ſa vigueur, quand elle ſera affermie dans l'uſage de ſa nouvelle conſtitution !

Cette conſtitution eſt un ouvrage dont la ſublimité répond aux lumieres & au génie de nos auguſtes légiſlateurs : fondée ſur la juſtice, elle conſolide notre empire, elle nous rend tous freres, elle protege nos aſyles, aſſure nos fortunes, veille au maintien des droits des hommes, enfin, nous rend heureux.

Cette conſtitution a détruit l'inégalité monſtrueuſe qui exiſtoit entre nos provinces ; & avec cette inégalité, ont diſparu les préjugés, les méſintelligences qu'elle faiſoit naître & fomentoit chez les peuples d'un même empire : plus de privileges particuliers à une province ; tout eſt partie égale du royaume, tout eſt égal en droits ; c'eſt un plaiſir bien doux pour le cœur du philoſophe, de ne plus voir en France des Bretons, des Normands, des Dauphinois ; mais de n'y trouver que des François, que des Citoyens aſſujettis aux mêmes loix & aux mêmes devoirs.

Tout eſt organiſé, tout ſe trouve placé ſelon le vœu de la raiſon & de la juſtice : la *Nation*, la *Loi*, le *Roi*, ces trois mots réunis comprennent notre conſtitution, forment notre corps politique ; tant qu'ils iront enſemble, & maintiendront l'équilibre qui doit exiſter entr'eux, nous ſerons libres, nous ſerons égaux, nous ſerons heureux : tel eſt le ſublime emblême ſous lequel nous concevons l'exiſtence de Dieu ; il réunit en

lui, volonté, pouvoir, ſageſſe; c'eſt par la conciliation de ces vertus, qu'il régit l'univers, & qu'il mérite nos reſpects, notre amour, nos hommages.

La *Nation*, la *Loi*, le *Roi* : François, concevez bien la majeſté de ces mots! La *Nation*, c'eſt nous, c'eſt le véritable ſouverain, le ſeul qui ſoit digne d'un peuple libre : qu'un noble orgueil s'empare de vos ames; loin d'être comme ces peuples qui plient humblement la tête ſous le joug du deſpotiſme, que l'habitude de l'eſclavage a dégradés, nous réuniſſons dans nous le pouvoir ſouverain. En effet, la nation étant ſouveraine, diviſez ſon pouvoir en autant de parties que nous ſommes de citoyens ; chacune de ces parties appartiendra à chacun de nous : la *Loi* ; c'eſt notre ouvrage, c'eſt le pacte que nous avons fait pour déterminer les conditions de notre aſſociation ; c'eſt par notre reſpect, notre amour pour elle, que nous ſommes vraiment libres ; de l'obſervation rigide de la loi, dépend notre tranquillité, notre bonheur ; la loi eſt ſubordonnée à la nation, parce qu'elle eſt ſon ouvrage ; mais tout citoyen doit être ſubordonné à la loi, parce que la loi eſt la volonté de tous, & en moral comme en phyſique, une partie iſolée ne ſauroit s'oppoſer au tout ; il faut qu'elle ſoit entraînée ou briſée par lui. Le *Roi* : nous pouvons comparer la nation à une perſonne morale, la loi à ſa réſolution ; ſi ſes facultés ſe bornoient là, ſon pouvoir ſeroit nul ; il faut néceſſairement à la nation un agent qui exécute ce qu'elle a réſolu, & cet agent eſt le Roi ou Monarque. Le Roi repréſente donc le bras de la Nation ; tant que l'office du bras ſera d'exécuter les réſolutions de la perſonne morale, nous ſerons le modele des peuples libres : mais, François, ſoyez toujours aſſez ſages pour n'agir qu'après avoir réſolu. Dans cette hypotheſe, l'exiſtence du pouvoir du Roi n'eſt point incompatible avec la liberté du peuple ; loin de lui nuire, elle lui eſt néceſ-

faire. C'eſt une vérité que nous avons bien ſentie, quand nous avons formé le projet d'être libres; nous n'avons point imité ces ſéveres Républicains que le mot de Roi effarouchoit; notre amour pour la liberté ne nous a point fait confondre le deſpote & le Roi: le deſpote eſt celui qui gouverne par la force, qui ne connoît de loi que ſon caprice & ſa paſſion; ſon exiſtence n'eſt pas naturelle dans l'ordre ſocial, il naquit pour le malheur des hommes: quelle différence de lui au Roi! Si celui-ci regne ſur les peuples, la loi regne ſur lui, & ſon autorité eſt légitime. Qu'un Roi eſt heureux! la loi, en lui interdiſant le pouvoir du mal, lui facilite les moyens de faire le bien: dans le haut rang où le ciel l'a placé, il lui eſt difficile d'avoir des vices; il peut déployer l'éclat de toutes les vertus. Le deſpote ſur la terre eſt l'image du dieu des vengeances, il eſt toujours entouré de glaives homicides: le Roi repréſente le dieu de paix; c'eſt l'ami, c'eſt le pere de ſon peuple, il porte tous ſes ſujets dans ſon cœur. O Louis XVI! ô mon Roi! je n'irai pas loin pour trouver le modele des véritables monarques.

La Nation, la Loi, le Roi; notre conſtitution repoſe ſur ces trois baſes; ôtez-en une, l'édifice écroule: mais non, ſa chûte n'eſt pas probable, notre conſtitution eſt trop bien affermie, nous en avons pour garants le ſerment & la volonté de vingt-quatre millions d'hommes; tant qu'il exiſtera des François, ils ſauront la défendre; elle ne peut tomber qu'avec le dernier de nous: ceſſez d'eſpérer, ennemis de la révolution, nous avons tous juré de défendre & de maintenir un ouvrage qui ſera l'admiration des ſiecles futurs, & le modele des états bien organiſés; nous avons tous juré, & notre ſerment eſt le ſerment d'un peuple libre.

François, réfléchiſſez bien à ce grand ouvrage;

après en avoir admiré les différentes parties, réuniſſez-les ; que votre eſprit en ſaiſiſſe l'enſemble, en embraſſe le tout.... Quelle réunion ! quelle harmonie ! quelle force ! Non, depuis que les peuples ſont réunis en ſociété, jamais gouvernement auſſi parfait ne mérita l'admiration du philoſophe ; & ce ſublime ouvrage, c'eſt nous qui l'avons fait ; nous en jouirons. Dans mon raviſſement, je compare la nouvelle conſtitution de notre empire, dans ſes effets, à l'éternelle conſtitution de l'univers, à ce grand ouvrage que Dieu lui-même a conçu dans ſa ſageſſe : depuis le centre du monde juſqu'aux ſpheres les plus éloignées, je vois tous les corps, grands & petits, ſe mouvoir, s'agiter ſelon les loix de la nature ; chacun d'eux obéit à l'impulſion ſecrete qu'il reçut dans le principe, & ne s'éloigne jamais des bornes qui lui furent preſcrites ; je vois diverſes planetes tendre vers un centre commun, & remplir leurs périodes, plus ou moins étendues, ſelon leur gravité, plus ou moins longues, ſelon leur diſtance ; près de ces globes principaux, j'en vois de ſecondaires entraînés autour des premiers, par la même loi qui entraîne ceux-ci autour du ſoleil. Tel eſt l'ordre que nous offre le ſpectacle de l'univers : tel eſt l'ordre qne nous offre auſſi notre conſtitution ; dans toute l'étendue de notre empire, je vois les citoyens ſoumis aux municipalités, les municipalités aux départements, les départements à l'aſſemblée nationale, qui eſt le centre de notre ſyſtême politique ; &, pour rendre la comparaiſon encore plus parfaite, ainſi que le ſoleil, qui retire des différentes planetes qu'il éclaire, l'aliment de ſon feu & de ſes rayons ; de même l'aſſemblée nationale reçoit de toutes les parties du royaume, de toutes les claſſes de citoyens, ſes lumieres & les membres qui la compoſent.

Le ſage ordonnateur de l'univers connoît ſeul la fin de ſon ouvrage ; la foibleſſe de notre eſprit ne ſauroit

pénétrer la profondeur de son dessein : tant de science est au-dessus de nous ; il la dérobe sans doute à notre curiosité, parce que cette connoissance seroit inutile à notre bonheur : admirons l'ouvrage & respectons le secret d'un Dieu ; notre nouvelle constitution est faite pour des hommes, & le même voile qui nous cache la fin du grand œuvre de l'univers, ne nous dérobe point le but où elle doit nous conduire : elle doit nous rendre tous libres & heureux.

Mais cette constitution si belle, si parfaite, qui doit faire le bonheur de tant d'hommes, ne peut maintenir sa dignité qu'autant qu'il existera des citoyens dignes d'elle : elle est sublime, que nos ames se mettent à son niveau, que nos sentiments & notre amour répondent à sa supériorité. La grande révolution politique qui s'est opérée dans notre gouvernement, nécessite une révolution morale dans nos idées & dans nos principes ; nous devons réformer les préjugés & les erreurs de nos esprits, comme nous avons réformé les vices de notre ancienne constitution ; formons-nous un tempérament assez sain, assez robuste, pour que la liberté ne soit pas *un aliment de trop forte digestion pour nous*.

Nous ne devons pas désespérer d'acquérir cette trempe nécessaire aux ames libres. La révolution de notre empire, qui a été si rapide, en a occasionné une dans nos sentiments, qui ne l'a pas été moins ; depuis trois ans notre caractere est changé ; les François d'aujourd'hui ne sont plus les François qui vivoient alors ; les matieres de morale, de politique, ne nous sont plus étrangeres : tout le monde raisonne, & généralement on commence à ne pas mal raisonner ; c'est une jouissance pour nous de discuter les droits des hommes, & de déterminer les limites du pouvoir ; nous avons acquis l'idée de la liberté, & le mot de patrie n'est plus un mot vuide de sens, qui frappoit

l'oreille ſans émouvoir le cœur : tout le monde raiſonne, mais cependant tout le monde ne fonde pas encore ſes raiſonnements ſur des principes également bons, parce que les principes ſont le fruit de la méditation, & que peu de perſonnes ſavent méditer. Nous ſavons tous que nous avons acquis la liberté, & peu d'entre nous ſavent définir cette liberté ; la multitude lui donne une étendue qu'elle ne ſauroit avoir, & l'aime avec un enthouſiaſme trop vif, pour qu'il puiſſe durer long-temps.

Le ſage qui ſait méditer, qui a ſu lire dans l'hiſtoire des peuples & des tyrans, qui eſt pénétré par principes du reſpect que mérite le titre d'homme, aime la liberté, non pour ſon faſte, ni pour ſon appareil, mais pour elle-même, mais parce que c'eſt le ſeul état où ſon ame ne ſe trouve point avilie ; la liberté eſt pour lui une divinité qu'il encenſe parce qu'il ſe ſent fait pour l'adorer ; qui n'a de culte chez lui que dans ſon amour, & d'autel que dans ſon cœur ; cet amour pour elle eſt ſi pur, qu'il la préfere à la richeſſe, à la puiſſance, à la gloire ; elle eſt ſon ſeul deſir, ſa ſeule paſſion. Cet homme, j'oſe l'aſſurer, quelles que ſoient les viciſſitudes de ſon ſort, n'aliénera ni n'étendra jamais ſa liberté ; il ſaura la maintenir dans un juſte milieu, il vivra, il mourra libre. Epictete dans les fers ſut conſerver ſa liberté ; ſon corps étoit eſclave, mais ſon ame étoit libre, & ſa fierté plus d'une fois fit rougir ſon tyran.

Mais devons-nous eſpérer de trouver ce ſtoïciſme dans le général des hommes ? Non. Le philoſophe aime la liberté par principes, & ſon amour n'augmentera ni ne diminuera pas au gré des circonſtances ; mais un peuple nouvellement libre eſt amoureux de la liberté, parce qu'il ſent encore le poids des fers qu'il a rejetés, parce que le ſouvenir de ſa ſervitude eſt encore préſent à ſa mémoire, & la haine qu'il reſſent pour la

tyrannie augmente en lui ſon amour pour la liberté : mais cet amour, s'il n'eſt pas alimenté, échauffé, excité, s'affoiblira inſenſiblement, il s'éteindra dans l'habitude des loix que ce peuple aura créées, & dans la ſécurité qu'elles lui inſpireront : ce qui ceſſe d'être nouveau, ceſſe d'avoir des charmes pour la multitude, & ne l'occupe plus ; l'inſouciance amene l'indifférence, l'indifférence, l'oubli de la choſe publique, & de cet oubli à un changement d'état, il n'eſt qu'un pas. Peuples qui avez ſécoué le joug du deſpotiſme, redoutez cet état de ſtupeur & d'indifférence, c'eſt l'écueil de votre liberté.

François, ſi vous voulez que cette précieuſe liberté que vous avez vainement deſirée pendant des ſiecles, ne ſoit pas pour vous une chimere, une vaine image ; ſi vous voulez qu'elle ſoit durable, rendez durable votre amour pour elle ; ſi elle ceſſe de vous être chere, vous la perdez ſans retour ; le moment où vous combattez pour l'avoir, n'eſt pas celui où elle peut vous échapper ; vous la voulez poſſéder, vous l'aurez. La réſiſtance qu'oppoſent les ennemis de la révolution ne fait que vous enflammer davantage, & aucune puiſſance humaine ne peut s'oppoſer à la ferme réſolution d'un grand peuple.

Mais le temps que j'appréhende eſt celui qui ſuivra la révolution ; quand la ſource des grands événements dont nous ſommes témoins ſera tarie, & que notre eſprit, accoutumé à cette multitude d'incidents, retrouvera le calme dans la forme conſtante de l'ordre & des loix ; ah ! c'eſt alors que je crains que votre enthouſiaſme ayant ceſſé avec vos combats, vous ne vous livriez avec trop de ſécurité à la certitude d'être libres, & que, redevenus François comme vous l'étiez avant la révolution, vous n'ayiez été Spartiates qu'un moment.

L'énergie de l'ame ſe déploie dans les dangers &

dans les obſtacles, elle s'éteint dans le repos & dans la ſécurité. Un peuple qui veut être libre, doit ſe réſoudre à acheter ſa liberté d'une partie de ſa tranquillité, & à maintenir cette heureuſe agitation dans un degré qui tienne le milieu entre le repos de l'eſclavage & l'effervescence de l'anarchie. Le calme & la tempête nuiſent également à un navire en pleine mer.

L'exemple de l'hiſtoire vient appuyer la vérité de cette aſſertion. Qu'on jette un regard ſur les principaux peuples qui ſe ſont vantés de leur liberté, on verra qu'ils ne l'ont acquiſe que par leur fermeté & l'énergie de leurs mâles vertus ; qu'ils ne l'ont conſervée que dans l'agitation, & qu'ils ne l'ont perdue qu'alors que le repos & la molleſſe ont éteint dans eux l'ardeur de leur premier courage.

Mais cette fermentation que je crois néceſſaire, ſi elle ſort du degré moyen où elle doit toujours ſe maintenir, loin d'être utile à un peuple libre, lui devient funeſte : portée à ſon comble, elle diſſout l'aſſociation ; entiérement éteinte, le deſpotiſme ſuccede à la liberté. Deux républiques anciennes, celles de Rome & d'Athenes, nous fourniſſent des exemples des maux où peuvent entraîner ces deux excès. Dans la premiere, nous voyons le peuple, dans un de ces momens de trouble & d'effervescence ſi fréquents chez les Romains, abandonner la ville, ſe retirer ſur le mont ſacré, & par ſa déſertion, préparer la ruine de la république. D'une autre part, nous voyons Athenes laſſe de ſa liberté, céder ſon autorité à l'Archonte Dracon, qui, par ſes loix tyranniques, prépara d'avance les eſprits au deſpotiſme de Piſiſtrate. De ces deux républiques, l'effervescence plus d'une fois déchira l'une, & l'indolence perdit l'autre.

Les peuples des républiques anciennes ont tous aimé la liberté ; mais aucun d'eux n'en a jamais véritable-

ment joui, parce qu'aucun d'eux ne fut jamais s'en faire une juste idée. Les uns aimoient la liberté, mais ils lui préféroient la gloire, & la liberté veut être aimée pardessus toutes choses ; les autres vouloient être libres exclusivement, & enchaîner l'univers : ils ne voyoient pas que l'excès de la puissance est contraire au maintien d'un état libre, & que pour conserver son indépendance, un peuple doit imiter le sage qui met son bonheur dans la jouissance de ce qu'il possede, & non dans l'ambition de ce qu'il n'a pas.

Nous devons nous défier de ces excès, & rechercher d'avance les moyens qui pourront nous en préserver. Si la France n'étoit peuplée que par des sages & des philosophes, je dirois : cette fermentation, si utile à la liberté chez les peuples vulgaires, devient ici peu nécessaire ; bornons-nous à un seul point, c'est de fonder l'édifice de la liberté, non sur l'appareil des fêtes publiques, mais sur les sages principes d'une éducation nationale. Cependant comme il est reconnu qu'une association si parfaite est chimérique, que dans un état, pour un homme qui fait telle chose par principes, il en est mille qui font de même par usage & par préjugés, il faut donc établir la solidité de notre constitution sur deux bases : en premier lieu, sur les principes stables que peut donner seule une bonne éducation, & c'est le plus petit nombre des citoyens qui en sera susceptible ; ensuite sur des fêtes publiques, dont le faste & l'appareil, en exaltant les têtes, ranime souvent chez la multitude, l'amour de la constitution & de la liberté.

Une association d'hommes libres, où la parfaite égalité préside, j'entends l'égalité morale, où chacun ne voit au-dessus de soi que la loi qu'il a créée ou consentie, où le mérite indigent & le talent timide sont sûrs d'être distingués, & d'obtenir des récompenses & des encouragements, où chaque membre de la société

à droit de choisir les chefs qui doivent lui commander & régir la chose publique ; une association pareille, dis-je, est sans doute le plus bel ouvrage que l'esprit humain puisse concevoir pour le bonheur d'un peuple. Mais s'il est le plus digne, il est aussi le plus variable ; sa perfection doit faire craindre son aliénation : ne pouvant plus s'élever, cet état ne peut que descendre ; par sa constitution même, il est en butte à des orages qui peuvent l'ébranler à tout moment. Tel est un belveder, d'où l'œil de l'observateur extasié plane avec délices sur les plaines fécondes qui l'environnent : c'est le plus beau site du pays ; mais son élévation l'expose à tous les vents.

Un état, & sur-tout un état libre, renferme toujours dans son sein des factieux, des esprits turbulents, dont l'ambition tend à s'élever sur les ruines de l'ordre établi, qui se comptent pour tout, & la Patrie pour rien. L'histoire des révolutions humaines nous en fournit mille exemples, & son autorité doit nous mettre en garde, non seulement contre les ennemis actuels de notre liberté, mais encore contre ceux qui pourront s'élever dans tous les temps. Ce n'est pas assez d'avoir acquis une constitution saine, il faut la conserver, il faut la défendre, il faut transmettre à nos descendants notre amour pour elle & notre haine pour les oppresseurs. On peut réformer les loix, les usages, anéantir les préjugés d'un empire ; mais on ne peut pas refondre le cœur humain : dans tous les temps il y eut des factieux, il y en aura toujours ; il est donc de notre prudence d'opposer aux partis contraires à la liberté publique, une résistance encore plus forte que ne peuvent être leurs attaques : les ennemis de la Patrie doivent trouver en France autant d'adversaires qu'il y a de François. Mais comment réussir à former cette ligue confédérative ? comment transmettre à nos neveux notre amour pour la Patrie dans son intégrité ? & qui

nous assure même qu'ils sauront le conserver, si ce n'est le soin que nous devons prendre de les rendre dignes d'un tel présent ? Pour cet effet, je ne connois pas de moyens plus sûrs, qu'une bonne éducation nationale & des institutions patriotiques. Ah ! que nos enfants sucent avec le lait de leurs nourrices, l'enthousiasme de la liberté ; qu'on en alimente leurs jeunes cœurs ; que des fêtes publiques la leur rendent encore plus chere ; qu'ils s'indignent contre leur jeunesse, qui ne leur permet pas encore d'y figurer ; que les jeunes citoyens, assez âgés, assez heureux pour paroître dans ces grands jours devant l'autel de la Patrie, s'excitent mutuellement à fêter la liberté ; que ce soit à qui l'aimera davantage. Maires, Officiers Municipaux de toutes nos cités, de tous nos hameaux, excitez dans l'ame des jeunes François cette noble émulation, cet amour pour la Patrie, ils en seront dévorés ; que ce sentiment soit héréditaire, qu'il se transmette aux siecles les plus reculés ; & puis, qu'ils osent paroître, ces traîtres à la Patrie, aux loix, à la liberté, ils seront anéantis. Si du temps de César, tous les Romains eussent été des Caton & des Brutus, ces républicains, si fiers jadis de leur liberté, n'eussent jamais fléchi sous le joug d'Octave & de ses successeurs.

Une révolution contraire s'est opérée parmi nous. Rome perdit sa liberté, parce qu'elle manqua de citoyens pour la défendre ; & nous, nous avons recouvré la nôtre, parce qu'il s'est trouvé parmi nous une multitude de philosophes & de grands hommes qui nous en ont inspiré l'amour. Nous avons acquis une Patrie, une Patrie qui n'est plus un vain nom ; il lui faut des citoyens, elle ne sauroit subsister sans eux ; elle a assez de défenseurs pour la présente génération : mais les hommes meurent, & la Patrie ne doit pas avoir le même sort ; nous l'avons acquise, non seulement pour

nous, mais encore pour nos descendants; & si nous voulons la leur transmettre, transmettons-leur aussi, pour la conserver, les mêmes sentiments & les mêmes vertus qui nous la firent conquérir.

Oh ! combien il seroit digne de la vénération & de l'amour de tous les François, le sage qui s'occuperoit dans le silence de sa retraite, d'un plan d'éducation pour former des citoyens; qui, sur les mêmes principes, établissant l'instruction des agriculteurs & des citadins, sauroit modifier & déterminer les différentes nuances de savoir que chacun doit acquérir; qui s'attachant principalement à une morale civile, recommanderoit, pardessus toute étude, celle de la constitution & des loix !

Mais où est ce génie? où est ce sage qui connoisse assez le cœur humain & l'économie politique, pour allier dans un plan d'éducation, les devoirs de l'homme & ceux du citoyen ? O Jean-Jacques ! pourquoi le ciel ne te rend-il pas témoin de notre révolution? Qui mieux que toi eût pu rendre un tel service à la France? Profond moraliste, grand politique, tu aurois offert à nos yeux, dans un seul homme, & le cœur d'Emile & l'ame de Brutus.

Le Citoyen de Geneve avoit prévu une révolution en France (1); mais il ne put voir à quel degré elle pourroit s'étendre. Ah ! s'il eût su quelle réforme eussent opérée dans notre empire ses écrits & les lumieres de la raison, il ne se fût point borné, sans doute, à nous donner un plan d'éducation seulement utile à former un homme isolé & sans patrie (2) : enflammé

---

(1) Voyez sa confession, livre XI, vers la fin.

(2) " L'institution publique n'existe plus & ne peut plus exister, parce que où il n'y a plus de Patrie, il ne peut plus y avoir de citoyens. Ces deux mots, *Patrie* & *Citoyen*, doivent être effacés des langues modernes : j'en sais bien la raison, mais je ne veux pas la dire; elle ne fait rien à mon sujet. " *Emile, liv. I.*

pour un plus beau motif, il eût peint avec l'énergie de ſon ſtyle, il eût imprimé dans nos cœurs, par la vigueur de ſa logique, les principes d'éducation que ſa plume eſquiſſa pour les Polonois.

Que le philoſophe aſſez sûr de lui pour traiter un ſujet dont s'occupa ce grand homme, qui ſent dans ſon ame aſſez de perſévérance pour terminer ſon entrepriſe, s'il veut y réuſſir, qu'il ne rougiſſe pas de conſulter l'Inſtituteur Genevois : il puiſa ſes leçons dans la nature ; qu'il l'imite, qu'il s'attache ſur-tout à faire naître par ces préceptes un caractere national, c'eſt-à-dire, des goûts & des penchants qui ne ſoient qu'à nous ; ne ſoyons plus les uns pour les autres, ce qu'un Anglois, un Allemand, un Portugais ont été juſqu'à préſent pour nous, c'eſt-à-dire, indifférents : ſoyons François, ſoyons nous. L'égoïſme, qui eſt un vice, quand il s'attache à l'individu iſolé, devient une vertu quand il embraſſe la Patrie. Que les François ſe plaiſent en France plus que par-tout ailleurs ; qu'ils s'aiment & s'eſtiment plus que tous les autres peuples, & je réponds de leur ſupériorité. Ces ſentiments ſont la baſe du caractere national ; on ne ſauroit trop les inſpirer. C'eſt cette eſtime qui fait dire à un citoyen : « Je ne ſuis point un être perdu ſur la terre, je ſuis » quelque choſe, je tiens à une Patrie. » C'eſt ce caractere national qui faiſoit qu'un Spartiate préféroit le triſte ſéjour de Lacédémone, à toutes les délices des autres villes de la Grece.

Mais ce n'eſt que la premiere éducation qui peut donner à un peuple ce caractere national. Nos peres, dans leur enfance, étoient entourés de colifichets, de joujoux, flattés ſans ceſſe, élevés comme des Sibarites ; auſſi leur caractere, étant hommes, n'a pas démenti leur premiere éducation ; ils ont été courtiſans, flatteurs, rampants, ſans énergie, enfin bons pour être dominés. Voulons-nous donner un caractere

oppoſé

opposé à nos enfants ? que les mots de Patrie & de Liberté rétentissent sans cesse à leurs oreilles ; environnons-les d'objets qui leur rappellent à tout moment cette idée ; enflammons leur jeune courage ; qu'ils imitent dans leurs jeux les exercices de nos troupes nationales ; qu'ils respirent enfin l'air de la Patrie en naissant, & je garantis qu'ils seront hommes, qu'ils seront citoyens, qu'ils seront libres : notre raison & notre courage nous ont acquis ces titres ; chez eux, que ce soient les préjugés, l'habitude qui leur les donnent ; que l'éducation leur en fasse un besoin.

Oh ! combien j'aime l'éducation physique que les anciens peuples des isles Baléares donnoient à leurs enfants ! Pour développer leur adresse, ils suspendoient à des arbres la nourriture qu'ils leur destinoient ; & pressés par l'appétit, aiguillonnés par l'émulation, ces petits Sauvages l'abattoient avec la fronde ; aussi ces peuples étoient-ils généralement vantés pour leur adresse. Imitons ces Insulaires dans les premiers principes que nous devons donner à nos enfants. L'éducation morale est comme l'éducation physique : voulez-vous former un homme vigoureux ? accoutumez-le dès l'enfance à tous les exercices du corps ; qu'il coure, qu'il porte des fardeaux, qu'il brave les rigueurs de l'hiver & les chaleurs de l'été : voulez-vous former un sage ? apprenez-lui dès l'enfance à penser, exercez ses jeunes idées, rectifiez-les ; mais aussi, comme vous proportionnez les exercices de l'homme physique à ses forces naissantes, proportionnez aux jeunes facultés de l'homme moral, & ses raisonnements & son instruction ; ne veuillez pas qu'il soit un sage à dix ans, si vous voulez qu'il le soit un jour. Les premiers principes ne s'effacent jamais de l'esprit, ils lui forment, pour ainsi dire, une seconde nature. Nous voulons former des citoyens ; qu'au sortir du berceau nos enfants commencent à l'être, si nous voulons qu'ils le soient toute la vie.

O vous ! peres de famille, bons citoyens, qui vous intéreſſez à la révolution, que votre patriotiſme qui a ſecouru la France, ne ſe borne pas à des dons ; appliquez-vous dans le ſein de vos familles à lui former des François ; que la connoiſſance de la conſtitution & des loix ſoit leur principale étude ; qu'ils ſachent être libres par deſſus tout : & ſi vous ornez encore leur eſprit de quelques ſciences, que ce ſoient des ſciences d'une utilité abſolue dans le commerce de la vie ; que ceux de vos enfants en qui vous appercevez quelque penchant pour les arts utiles, apprennent les mathématiques ; que le navigateur ſache l'hydrographie, qu'il étudie le cours des aſtres & la théorie de la terre ; donnez à l'agriculteur des connoiſſances relatives à ſon art ; que le négociant, le médecin, le juriſconſulte, ſoient commerçant, médecin, légiſte, & pas autre choſe ; qu'il n'y ait de ſcience commune que celle de la liberté : mais, bons peres de famille, écartez ſur-tout des études de vos enfants, les beaux arts, tous les talents frivoles, avec le même ſoin qu'un prudent agronome éloigne de ſes vergers des arbres & des plantes qui, à la vérité, ont une belle apparence, mais qui ne ſont d'aucune utilité.

Beaux arts, littérature, ſciences agréables, dans ce ſiecle de la ſageſſe, vous verrez ſans doute diminuer votre empire : vous êtes le printemps de la raiſon, l'auſtere philoſophie en eſt l'automne ; vous nous offriez des fleurs, nous allons cueillir des fruits, votre ſaiſon eſt paſſée. Beaux arts, tyrans enchanteurs, votre climat n'eſt pas celui de la liberté : elle a paru, fuyez, fuyez devant elle ; mon cœur en ſoupirant ſe réſoud à vous oublier. Le ciel vous fit pour être les conſolateurs des eſclaves ; vous couvrez de fleurs les fers qui enchaînent les peuples aux pieds des trônes ; vous embelliſſez le ſceptre des Rois ; vous faites plus, vous faites chérir le deſpotiſme . . . Fuyez : toutes vos délices, en

séduisant les ames, les amollissent ; & un peuple qui veut conserver sa liberté, doit, ou ne pas vous connoître, ou se défier de vos attraits.

Le bonheur n'est pas dans l'illusion de la gloire ; elle le promet, mais ne le donne jamais (1). Un homme ne peut trouver ce bonheur que dans la pratique constante de la vertu, & dans la paix de son ame ; un peuple ne peut le trouver que dans sa soumission aux loix & dans l'ignorance de ce qui peut l'écarter de ses devoirs. Le bonheur des peuples, c'est la liberté ; leur malheur, c'est le despotisme : & il est reconnu que les beaux arts, en éteignant dans l'ame des citoyens l'amour de la Patrie, prépare leur servitude. Tant que Rome n'eut point d'artistes, Rome fut libre, Rome fut heureuse.

On ne sauroit aimer passionnément plusieurs objets à la fois ; l'homme à qui tout devient intéressant, est incapable de s'attacher véritablement : l'amour des arts s'accroît au détriment de l'amour de la Patrie ; & plus les uns deviennent chers, plus l'autre devient indifférente. Souvenons-nous que le vieux Caton, épouvanté de l'éloquence étrangere de Carnéade, & prévoyant que la liberté s'enfuiroit quand la science paroîtroit, s'écria : » Romains, pourquoi souffrons-nous cet étranger dans » nos murs ? Sa funeste éloquence égare nos jeunes

(1) Si l'on veut être sincere, on conviendra de cette vérité. Considérons les plus grands Poëtes, presqu'aucun ne fut heureux. Homere, Ovide, Perse, le Tasse, le Camoëns, Milton, le grand Rousseau, errants, bannis, oubliés, persécutés, je doute qu'ils eussent à se louer de la gloire. Considérons Virgile, Horace, Boileau, Voltaire même ; ils furent moins infortunés, il est vrai ; mais la contrainte de louer, mais l'appréhension de la critique, mais les guerres littéraires durent remplir leur vie d'angoisse & d'amertume. La poésie n'est pas le seul art qui rende malheureux ceux qui le cultivent. Je pourrois faire une longue liste de ceux que l'ambition de la gloire a rendus malheureux, mais je sortirois de mon sujet.

» citoyens, en leur donnant des principes inconnus à » nos peres. Nous avons beſoin de ſoldats, de magiſ- » trats, & non pas de ſophiſtes qui changent le noir » en blanc, & le blanc en noir : il ne nous faut d'au- » tres maîtres que les loix & la vertu. Hâtons-nous » de renvoyer cet étranger donner des leçons dans ſon » pays.» Mais le coup étoit porté : les Romains dédaignerent leur antique ſimplicité, & l'amour des beaux arts remplaça dans eux celui de la liberté. Horace, Virgile, Ovide, Properce, Tibulle, parurent, & avec eux la tyrannie.

Mais ſans chercher des exemples ſi loin, jetons les yeux ſur nous-mêmes. Je le demande : le ſiecle de Louis XIV, ce ſiecle ſi fertile en artiſtes de tout genre, fut-il le ſiecle du bonheur ? fut-il le ſiecle de la liberté? Je le demande encore : ne devons-nous pas la révolution de notre empire, & le bonheur dont nous allons jouir, à l'eſprit de philoſophie généralement répandu parmi nous, qui nous a fait négliger les beaux arts ?

Cette opinion, je le ſais, trouvera ſans doute des contradicteurs ; elle n'eſt pas nouvelle. Dans ce ſiecle, nous avons vu un homme de génie la ſoutenir avec ſuccès, non-ſeulement à l'égard des beaux arts, mais encore à l'égard des ſciences en général. Ce n'eſt pas que j'approuve cette derniere application ; c'eſt un paradoxe dont la démonſtration me paroît un tour de force de ſon eſprit. Pour maintenir l'ordre ſocial, je ſais qu'il faut des arts ; mais cultivons les ſciences utiles, & négligeons les frivoles : n'ayons rien qui balance dans nos cœurs l'amour de la Patrie, nous ſerons libres ; ſoyons moins agréables, nous ſerons plus heureux.

Mais abandonnons une diſſertation qui pourroit trop s'étendre, & qui n'eſt qu'acceſſoire au ſujet : eſpérons qu'il paroîtra un ſage, dont l'eſprit profond oſera ſe

charger d'un travail auſſi utile que celui d'une éducation nationale ; croyons que ſa ſagacité ſaura développer les différents degrés de ſavoir qui conviennent à chaque citoyen ; & laiſſons à l'auſtere philoſophie, à décider ſi la bonne mere-Patrie croit ſes enfants trop jeunes encore, pour ôter des joujoux de leurs mains.

Nous venons de démontrer la néceſſité d'une éducation nationale, dont les principes généralement reçus & employés dans toute l'étendue de la France, impriment dans les cœurs de tous les citoyens, les mêmes ſentiments de patriotiſme, & le même amour pour la liberté. Cependant nous ne devons pas nous diſſimuler qu'une pareille éducation exigera des ſoins, du temps, & des moyens qui ſont refuſés à la claſſe précieuſe de nos concitoyens peu aiſés, qui ſans relâche occupés de travaux utiles, ne pourront tout au plus donner à leurs enfants que les principes fondamentaux d'une éducation ſi néceſſaire. On ne ſonge pas à s'inſtruire, encore moins à l'inſtruction morale de ſes enfants, quand il faut ſe procurer les beſoins les plus urgents de la vie ; & c'eſt le cas où ſe trouve la plus grande partie d'entre nous : il faut pourtant que cette grande partie de citoyens aime la conſtitution nouvelle & la liberté ; par ſa majorité, elle doit leur fournir le plus de défenſeurs. Mais, comment lui faire chérir la conſtitution & la liberté, me dira-t-on, ſi cet amour n'eſt pas fondé ſur des principes & des raiſonnements, dont un travail continuel fait préſumer l'impoſſibilité ? Je reconnois avec affliction cette vérité, & j'avoue qu'on ne ſauroit idolâtrer ce qu'on n'a pas les plus fortes raiſons d'aimer. Mais ſi tel eſt l'eſprit du général des hommes, qu'il ſe laiſſe ſéduire par l'appareil, exalter par l'opinion, pourquoi n'emploieroit-on pas, pour le bonheur d'un peuple, des moyens de ſéduction que tant de fois on a employés pour l'opprimer ? S'il faut néceſſairement qu'il ſoit

dominé par l'exemple & l'uſage, pourquoi ne pas donner lieu à d'heureux préjugés, & ne pas conſacrer des uſages qui tendent à maintenir l'idée de la liberté & du patriotiſme dans l'eſprit du peuple ? du moins alors ſes préjugés ſeroient d'accord avec la raiſon, & tourneroient à ſon profit.

La liberté que nous avons acquiſe exiſte, mais elle ne frappe point les ſens, l'eſprit ſeul la conçoit ; elle n'offre à la raiſon qu'une exiſtence morale qui échappe au vulgaire. Tel eſt, ſi je puis me permettre cette comparaiſon, l'Etre immenſe qui remplit l'univers, qui l'anime, qui le fertiliſe ; il eſt généralement reconnu & adoré ; cependant ôtez de nos temples les ſtatues & les images, les proceſſions & les cérémonies ; les Iconolâtres, & malheureuſement il en eſt beaucoup parmi nous, croiront qu'on en a ôté la divinité.

Voulez-vous que le peuple aime la liberté, & que cet amour ſoit permanent ? rendez-la lui ſenſible, perſonnifiez-la, imaginez pour lui une liberté qui ait une exiſtence phyſique : le vulgaire ſe laiſſe ſéduire par les yeux, il dédaigne un bonheur qui n'eſt fondé que ſur des principes de morale : il faut, pour qu'il s'eſtime vraiment heureux, qu'il voie, qu'il ſente, qu'il touche l'objet dont on lui vante le mérite. Dreſſez dans les places publiques de toutes nos cités, des monuments en l'honneur de la liberté ; inſtituez des fêtes civiques qui ſoient périodiques ; déployez dans ces grands jours de la Patrie, tout l'appareil & tout l'éclat dignes d'un ſi beau motif ; que tous les citoyens, ſans exception, ſoient admis à ces fêtes ; que la raiſon y conduiſe les uns, que la curioſité y attire les autres ; prodiguez les louanges, les diſtinctions, les honneurs à tout citoyen qui, dans l'intervalle d'une fête à l'autre, aura bien mérité, ou de la Patrie en général, ou de ſa cité ; récompenſez dans ces occaſions, non-ſeulement le patriotiſme, mais encore toutes

les vertus portées à un degré éminent ; distribuez des couronnes civiques ; parez indistinctement le front du citoyen riche, & le front du citoyen indigent, il suffit que tous deux l'aient mérité ; si leurs services different en valeur, c'est que leurs moyens sont différents ; ne récompensez pas l'action en elle-même, mais la vertu & le motif qui la firent commettre. Touché de la justice & de l'impartialité des jugements de la Patrie, l'humble citoyen brûlera de patriotisme ; il fera plus pour obtenir un simple rameau de chêne, que jamais l'intérêt ne lui eût fait entreprendre ; son motif étant noble, l'action le deviendra, tandis que l'appât de l'or ne peut produire rien que de bas & de vil comme lui. La conviction d'avoir bien fait, d'être estimé, sera la récompense du citoyen vertueux & utile ; ce plaisir dilatera son cœur. Dans tous les états de la vie on a une ame, & cette ame est sensible : l'humble artisan peut avoir moins de discernement, moins de logique, qu'un homme qui a eu les moyens de s'instruire, mais, à coup sûr, il a autant de sensibilité ; & cette sensibilité, affectée à propos, le rendra capable de tout entreprendre pour la patrie.

Que l'opinion publique soit la récompense la plus recherchée, & le patriotisme sera une vertu commune à tous les citoyens. Je ne crains pas de le dire, dans notre ancienne constitution, l'oubli de la patrie & la corruption des mœurs avoient entiérement tourné les esprits du côté de l'ambition des richesses ; le desir du gain étoit le seul mobile des actions des hommes ; on oublioit tout pour l'or ; on ne disoit pas, en parlant d'un homme : « Est-il vertueux, éclairé, bon » patriote ? » Mais on demandoit : « Est-il riche ? » Que des institutions publiques changent cette maniere de penser ; alors la fortune & la richesse, réduites à leur juste valeur, seront comptées pour bien peu de

choſe ; on ne cherchera plus à devenir ſi opulents, mais à devenir plus vertueux.

Dans cette fête de la patrie, je voudrois rajeunir deux uſages conſacrés chez les peuples de deux anciennes républiques : le reſpect profond des Athéniens pour les vieillards, & l'émulation du patriotiſme que les Spartiates excitoient dans l'ame des jeunes citoyens par la vue de tout ce qui leur étoit cher (1). Ces derniers, dans leurs fêtes publiques, autoriſoient des danſes où de jeunes guerriers & de jeunes filles ſe réjouiſſoient ſous l'œil de la patrie. Cette inſtitution, excellente chez un peuple qui avoit des mœurs ſimples, ne produiroit pas parmi nous le même effet ; mais en la modifiant, en l'ajuſtant à nos mœurs, je crois qu'elle ne ſeroit pas moins utile. Je voudrois donc qu'une multitude de jeunes citoyennes préſidaſſent à nos fêtes, & diſtribuaſſent elles-mêmes les louanges & les couronnes que la patrie auroit décernées à la valeur, au patriotiſme, & aux vertus des citoyens. La

(1) Eh quoi ! me dira-t-on, toujours citer les exemples & les uſages des anciens ? Ne ſauroit-on trouver chez les modernes des inſtitutions & des coutumes qui les égalent ? Non, nous voulons nous former un caractere national, c'eſt-à-dire, qui ne ſoit qu'à nous : il faut donc nous donner une maniere de penſer différente de celle qui exiſte généralement. Qu'on parcoure la ſurface du globe, on verra les hommes policés, par-tout les mêmes, par-tout ambitieux, trompeurs, rampants, & enfin remplis des vices que doivent néceſſairement inſpirer la cupidité & la ſervitude. Réuniſſez un Suédois, un Algérien, un Portugais, un Italien un négociant de Campêche, un armateur de Surate ; au langage près, ils ſeront les mêmes hommes, ils auront le même caractere. Eſt-ce ma faute à moi, ſi les anciens m'offrent des vertus & un caractere mâle que je ne puis trouver dans notre ſiecle ? Il n'eſt qu'un peuple que je pourrois citer ; mais il n'eſt pas encore aſſez avancé dans la ſcience de la liberté.

liberté, ſi belle, ſi intéreſſante déja par elle-même, acquerroit une nouvelle force, un nouveau charme, en empruntant la voix d'interpretes ſi ſéducteurs.

Profitons de l'heureux aſcendant que la nature donna au ſexe le plus foible ſur le ſexe le plus fort, pour porter l'eſprit de nos citoyens à l'amour de la patrie : tel qui réſiſte à l'uſage, à l'exemple, cede à la perſuaſion. S'il eſt parmi nous quelque citoyen dont le cœur apathique ne treſſaille pas au mot de liberté, honteux de ſon indifférence, ambitieux des éloges de nos concitoyennes, il deviendra patriote, il le feindra du moins : il n'eſt rien dont l'amour & le deſir d'être diſtingué de la beauté, ne rendent capable un cœur doué de quelque ſenſibilité.

Les Samnites durent leurs conquêtes, leur réputation, & leur bonheur, à une inſtitution à-peu-près ſemblable ; nos anciens Paladins, ces chevaliers chez qui la loyauté & la valeur étoient inſéparables, ne furent redevables de leur courage & de leurs vertus, qu'au ſentiment qu'ils ſeroient bien vus de la patrie, & applaudis par leurs dames.

Mais qui n'a pas éprouvé l'empire de la perſuaſion que les femmes ont ſur les cœurs? qui n'a pas ſenti l'aiguillon de la gloire quand leur bouche en vante les attraits? O femmes! le ciel, en vous créant, ne vous donna pas cette force & ce courage qui ſont le ſoutien des empires ; mais il vous accorda cette perſuaſion & cet aſcendant irréſiſtible, qui vous dédommagent de votre foibleſſe phyſique : vous ne ſavez pas vaincre, mais vous ſavez commander aux vainqueurs ; employez votre éloquence naturelle pour faire idolâtrer la liberté ; meres, épouſes, ſœurs, amantes, veuillez que ceux qui vous intéreſſent ſoient vertueux, bons patriotes, vous vous applaudirez de vos ſuccès.

O toi ! jeune citoyenne, dont les diſcours & les exemples ſont aimer toutes les vertus ; ô toi ! que

je n'oſe nommer, permets du moins que je te cite en témoignage : mon cœur rempli de ton idée ne préſumoit pas qu'un autre ſentiment pût y trouver place; j'étois patriote par raiſon, tu me vantas la patrie, je le devins par amour : je reconnus que l'intérêt que tu ſais inſpirer, & les vertus civiles, ne ſont point incompatibles dans un même cœur; tu daignas ſourire à quelques légeres preuves de mon patriotiſme (1), & mon imagination exaltée eſt enflammée du deſir de le développer en traits de feu : mais trop de talent manque à tant de zele; & quelle que ſoit l'ardeur dont je me ſens animé, je vois avec triſteſſe que je ne ſaurois dignement dépeindre des ſentiments que ta douce éloquence ſut me rendre ſi chers.

J'ai parlé de la vénération des Athéniens pour les vieillards; leur légiſlateur Solon, qui leur fit une loi d'un ſentiment ſi naturel, ne la fit pas pour prévenir l'oubli d'un devoir ſi ſaint, mais pour tourner ce reſpect au profit de la patrie. Les vertus qui ſont concentrées dans le ſein des foyers, n'ont pas la même utilité que les vertus miſes au grand jour. Nous vénérons, ſans doute, nos peres; mais cette vénération chez nous n'eſt que l'effet de la reconnoiſſance, de l'amitié, de l'eſtime, réunies à l'intérêt qu'inſpire la caducité : à ces ſentiments ajoutons-en un qui émane de l'amour de la patrie; que nos vieillards ſe réuniſſent, ſe montrent à nos yeux dans ces jours ſolemnels; ils nous offriront le reſte précieux de la génération précédente; nous dirons, dans l'attendriſſement de nos cœurs : « Les voilà, ces dignes citoyens, dont le courage » & la fermeté ſurent recouvrer des droits ſi longs

(1) Deux petits écrits relatifs à la révolution :

Réflexions d'un jeune citoyen.
Qu'eſt-ce que la liberté?

» temps uſurpés, qui nous ont tranſmis l'héritage » le plus précieux, une patrie & la liberté; les voilà, » ces modeles des vertus que nous devons pratiquer; » & mille cris élevés dans les airs béniront leur mémoire, & leur prouveront notre amour.

Oh! combien j'aime cette fête antique de Lacédémone, où les citoyens de tous les âges ſe réuniſſoient pour célébrer leur liberté, & pour maintenir dans leurs ames l'amour de la patrie! Le récit de cette ſimple fête me pénetre d'un attendriſſement que n'ont jamais produit le ſpectacle de nos fêtes modernes : je m'imagine voir la patrie & la liberté perſonnifiées préſider aux jeux des Spartiates, & enflammer tous les cœurs; & quel que ſoit mon amour pour mon pays & pour mon ſiecle, je n'ai encore rien vu de pareil parmi nous. Les vieillards ouvroient la marche & chantoient :

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans & hardis.

Les guerriers ſuivoient & diſoient :

Nous le ſommes maintenant
A l'épreuve à tout venant.

Enfin venoient les enfants qui diſoient à leur tour :

Et nous bientôt le ſerons,
Qui tous vous ſurpaſſerons.

C'eſt par des cérémonies ſimples, mais auguſtes, qu'on parvient à imprimer dans l'eſprit d'un peuple ces grands ſentiments qui développent ſon caractere; c'eſt dans un gouvernement ſage & bien conſtitué, dans des inſtitutions utiles qu'il puiſe cette énergie qui le porte au plus haut degré de gloire & de conſidération qu'il puiſſe acquérir : la nature a fait tous les hommes égaux, leur a donné à tous les mêmes facultés; &

s'il existe quelques différences entre eux, ce n'est pas la faute de la nature, mais de l'éducation, mais du gouvernement, mais des usages qui sont différents chez tous les peuples. L'adorateur de Brama est superstitieux, timide & sans énergie; le Turc, ignare, fanatique; l'Espagnol est nonchalant; le François & l'Anglois sont actifs & laborieux, & susceptibles de tous les grands sentiments. Où pouvons-nous rechercher la cause de la différence qui existe chez ces peuples, si ce n'est dans leurs principes, dans leurs loix, dans leurs usages tous opposés entre eux? Le gouvernement & les mœurs triomphent des climats; portés à leur perfection, ils changent la nature humaine, & lui communiquent leur supériorité; privés de cette excellence, ils dégradent les hommes, en font des êtres sans énergie, ou des esclaves. Ouvrons les annales de l'histoire, jetons un regard sur les Egyptiens, les Phéniciens, les Spartiates, les Athéniens, les Carthaginois, les Romains sur-tout, ces peuples tour-à-tour fameux dans l'univers, par leurs sciences, leur industrie ou leurs conquêtes; ils ne durent leur élévation & leur renommée qu'à des gouvernements sages & à des institutions utiles, qui, en excitant le courage, les arts utiles & les vertus, firent de ces peuples des peuples de héros; mais lorsque leurs loix & leurs usages tomberent en désuétude, ils perdirent leur énergie, & ne furent plus que des peuples vulgaires: l'Egypte, la Phénicie, la Grece, sont encore sous les mêmes paralleles, mais elles n'ont plus pour habitants que des brigands ou des esclaves; il est encore sur les bords du Tibre une ville qu'on appelle *Rome*, mais il n'est plus de Romains.

Si l'exemple de tous ces peuples démontre que l'esprit humain ne rampe ou ne s'éleve, ne croupit dans l'ignorance ou n'acquiert des lumieres qu'en raison de l'excellence ou de l'imperfection des loix & du

gouvernement, à quelle hauteur ne devons-nous pas eſpérer d'atteindre, nous qui avons acquis une conſtitution fondée ſur les principes de la juſtice, & ſi des inſtitutions civiles viennent encore ſeconder nos loix, & réunir leur influence à l'aſcendant d'un bon gouvernement? Des fêtes patriotiques ſont à un peuple libre ce qu'eſt l'exercice à un homme ſain & robuſte; c'eſt un plaiſir modéré & néceſſaire, où il puiſe une nouvelle vigueur.

Les aſſemblées, les fêtes, les ſpectacles publics, ſont des foyers où le citoyen va s'embraſer de l'amour de la patrie, & ranimer ſon zele chancelant; c'eſt dans les comices qu'un peuple apprend à s'eſtimer, & reconnoît ſes droits: qu'on interdiſe les aſſemblées, l'eſprit public diſparoît, l'égoïſme le remplace, & la liberté meurt. Ah! ſi nous voulons la conſerver, cette liberté, ſi nous voulons demeurer dignes d'elle, cultivons-la, exerçons-nous à être libres; imitons en cela la prudence des militaires qui, dans la paix, s'exercent au maniement des armes & aux différentes évolutions de la tactique, pour être toujours prêts à défendre la patrie en cas d'attaque.

Les jeux publics, comme nous venons de le voir, ſont néceſſaires à un peuple libre, pour entretenir en lui l'eſprit de la patrie & de la liberté; mais il eſt encore des moyens que je ne crois pas moins utiles: c'eſt l'élévation de quelques monuments publics, dont le tableau allégorique rappelle ſans ceſſe aux citoyens les principaux événements de la révolution. Les fêtes ſont périodiques, les monuments exiſtent toujours; on ne peut pas conſacrer tout ſon temps aux fêtes & aux cérémonies, on a toujours un moment à donner au ſentiment; & quels que ſoient les ſoins qui occupent un citoyen, jamais il ne paſſera devant un monument ſi auguſte, ſans s'arrêter, ſans le conſidérer, ſans dire dans le fond de ſon ame: « L'élévation de cette colonne, de cette ſtatue, de ce monument, eſt

» l'époque de ma liberté ; » & ſes yeux verſeront des larmes.

O vous! Praxiteles modernes, ſucceſſeurs des Girardon, des Pujet, apprêtez vos ciſeaux : quel grand ſujet pour votre génie ! quel aiguillon pour votre gloire ! N'aviliſſez plus vos talents à ſ rvir le deſpotiſme : au lieu de ces trophées de la ſervitude que dans des temps funeſtes créa votre main, qu'elle produiſe aujourd'hui des monuments plus auguſtes, plus révérés ; élevez ſur leur ruine la ſtatue de la liberté, foulant aux pieds le deſpotiſme abattu par ſon courage; que les regards fixés au ciel, elle lui préſente nos chaînes qu'elle a briſées ; réuniſſez près d'elle le ſoc de Triptolême, le trident de Neptune, la balance de Thémis & le caducée de Mercure ; qu'elle paroiſſe protéger ces ſymboles de l'agriculture, du commerce & des arts ; qu'elle les couvre de ſon égide, tandis que la nation armée & attentive veille auprès d'elle, pour qu'on ne lui porte aucune atteinte.

S'il nous faut abſolument des beaux arts, ſervons-nous-en au moins pour faire chérir la liberté ; que le marbre offre ſans ceſſe à nos yeux les images des grands hommes qui ont été les principaux acteurs de cette révolution, ou qui y ont contribué ; que leurs ſtatues élevées dans nos places publiques, rempliſſent nos ames du même intérêt que les ſtatues de Pompée & de Caton faiſoient naître dans l'eſprit des véritables Romains.

Nous avons démontré la néceſſité d'un caractere national pour maintenir dans ſon ardeur l'eſprit & l'amour de la liberté ; nous avons offert quelques-uns des moyens qui pourroient imprimer ce caractere dans nos ames, tels que la premiere éducation, l'appareil des fêtes & des ſpectacles publics, l'aſcendant des femmes ſur les cœurs dirigé du côté du patriotiſme, & même l'influence de la ſculpture : nous n'avons

qu'ébauché la matiere ; une plume plus éloquente, un esprit plus profond, eussent développé avec plus de sagacité l'étendue de ces moyens, & démontré d'une maniere plus sensible les avantages qu'on peut en retirer ; mais tant de talent est au-dessus de nos forces ; nous avons le desir du bien, & nous manquons des moyens de l'offrir aux yeux de nos concitoyens. Des sages, des philosophes, témoins de la révolution, sans doute méditent déja sur la nécessité d'une éducation & d'une institution civiles : attendons ; ils nous offriront bientôt le fruit de leurs réflexions.

Pour nous, hommes vulgaires, à qui la nature & l'étude ont refusé ces grands moyens d'utilité, qui ne pouvons étaler notre patriotisme avec tant d'éclat, bornons notre gloire à chérir la patrie, à la servir, à vivre, à mourir pour elle ; & si par fois quelques idées utiles se présentent à notre esprit, ne craignons pas de les offrir avec ce zele qui fait pardonner les défauts de l'ouvrage en faveur du motif. Et qu'est-ce que l'éloquence & le savoir auprès de l'amour de la patrie ? Dans ce siecle de la philosophie & de la raison, peut-il y avoir d'estime & de considération plus grandes que celles qui naissent de la pratique de la vertu & de l'amour de la liberté ?

O liberté ! divinité des grandes ames, si long-temps proscrite de la surface de la terre, tu reparois parmi nous, & avec toi vont renaître le courage, la franchise & la magnanimité des Spartiates, des Romains, & de tous les peuples qui te chérirent. O liberté ! mere de toutes les vertus, la vie & toi sont les dons les plus précieux que le Ciel puisse faire aux hommes ; pourquoi ne vous fit-il pas inséparables ? Mais nous venons de t'acquérir, & nous oublions quinze siecles traînés dans l'oppression ; nos neveux ne nous reprocheront plus le malheur de leur existence, ils ne rougiront plus de la vie ; ils naîtront, ils vivront

libres. O liberté ! douce conſolatrice du ſimple citoyen qui coule ſes jours dans l'obſcurité, ton idée ſublime vient enrichir ſon ame ; il te poſſede, & tu l'égales à tous les hommes ; orgueilleux d'un tel bien, il voit, ſans jeter un ſoupir, les faveurs de la fortune & de la gloire loin de lui ; ſi par fois il éleve ſes regards juſqu'aux emplois de ſa cité, le ſeul deſir d'être utile les lui fait ſouhaiter ; que les ſuffrages de ſes concitoyens l'en éloignent, il s'en conſole par le ſentiment qu'un autre fût encore plus vertueux que lui. O liberté ! que la France à jamais ſoit ton aſyle ! & la France ſera le ſéjour du bonheur.